Document généré le 23 avr. 2024 19:25

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les manipulations du désir et du savoir

Jean-Pierre April, *Berlin-Bangkok*, Montréal, Logiques, 1989, 341 p. (collection « Autres Mers, Autres Mondes », n° 5)

Michel Lord

Numéro 58, été 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38249ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1990). Compte rendu de [Les manipulations du désir et du savoir / Jean-Pierre April, *Berlin-Bangkok*, Montréal, Logiques, 1989, 341 p. (collection « Autres Mers, Autres Mondes », n° 5)]. *Lettres québécoises*, (58), 26–27.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean-Pierre April, *Berlin-Bangkok,* Montréal, Logiques, 1989, 341 p. (collection «Autres Mers, Autres Mondes», n° 5), 24,95

SCIENCE-FICTION ET FANTASTIQUE

Michel Lord

Les manipulations du désir et du savoir

On se demande bien, au premier abord, quelles sont les raisons qui ont pu motiver Jean-Pierre April à choisir pour cadre de son deuxième roman, *Berlin-Bangkok*, les civilisations allemande et thaïlandaise et, plus spécifiquement, comme son titre l'indique, les villes de Berlin et de Bangkok comme lieux de l'action. À la lecture, les raisons viennent presque d'elles-mêmes tant les rapprochements avec la société québécoise sont nombreux dans le roman. Mais, au-delà de la problématique québécoise, l'œuvre me semble trouver sa signification dans un rapport plus vaste à de mutiples facteurs qui ont trait non pas seulement au Québec, mais à la situation mondiale dont April se sert pour construire son discours romanesque.

Tant s'en faut, il s'agit d'un roman de science-fiction, le cinquième ouvrage de la collection «Autres Mers, Autres Mondes», des Éditions Logiques, vouée précisément à la SF et qui a déjà offert, en 1988, des ouvrages d'une tenue exemplaire, dont le roman de Guy Bouchard, *Les Gélules utopiques* et l'anthologie de Jean-Marc Gouanvic, *SF. Dix années de science-fiction québécoise.*

Dans l'ensemble de l'œuvre d'April, ce deuxième roman se démarque de son premier[1] et de ses deux recueils de nouvelles[2], bien que l'on y retrouve toujours thématisée avec insistance la problématique de la communication effectuée/perturbée par des drogues et des moyens technologiques avancés.

De plus, si l'on tient compte de la quarantaine de nouvelles qu'April a publiées déjà, tant au Québec qu'en Europe, on s'aperçoit qu'il a campé à quelques reprises ses intrigues en Thaïlande[3], mais, à ma connaissance, jamais en Allemagne[4]. Toutefois, si l'on aborde l'œuvre sous l'angle de la représentation spatiale et de la relation réel/fiction, on risque de tomber dans un piège. Certains lecteurs seront sans doute tentés d'établir un rapprochement entre les villes réelles et celles qui servent de décor dans *Berlin-Bangkok* et qui sont transformées par l'imagination spéculative d'April. ***La peinture de ces civilisations semblent compter pour peu en comparaison du propos général de l'œuvre qui est de poser une réflexion sur de nouveaux modes d'être au monde.***

La mise en espace n'est pas pour autant une donnée négligeable, l'action du roman étant située au début du XXIe siècle alors que les Allemagnes réunifiées sont devenues une «Allemagne capitalocommuniste» (p. 43). Est-ce une prémonition qui a poussé April à choisir ce cadre, l'Histoire qui a travaillé dans le même sens ou simplement une extrapolation bien normale dans un cadre de fiction spéculative ? Toujours est-il que le Berlin de *Berlin-Bangkok,* idéologiquement, ressemble à s'y méprendre au Québec actuel : «Il ne suffisait pas de vivre dans la même maison pour se croire réconciliés» (p. 13). Le discours demeure surtout marqué par une constante : le caractère de questionnement presque continuel des personnages. Nombreux, mais pas tous exploités à fond, les personnages débattent souvent des problèmes de l'heure dans des «talkin' bars». On se parle beaucoup dans ce roman, et surtout de la natalité/ dénatalité («Un homme qui s'inquiète de l'avenir devrait penser à donner des enfants à l'Allemagne», p. 48) et de l'immigration («ils s'intègrent de moins en moins à notre nation sans avenir», p. 58), de l'avortement, du commerce et de l'expérimentation des drogues, et de l'amour...

Axel Rovan, le protagoniste, se présente pourtant d'abord comme un taciturne et une victime du «nowhere[5]», se sentant perdu, ayant oublié une portion de son passé récent et cherchant à retrouver un sens à la vie. Plus ou moins forcé de prendre un congé par la compagnie pour laquelle il travaille à Bangkok, la Deutsche Drug, et croyant trouver dans le mariage la solution à ses maux, Axel finit par se choisir par ordinateur une épouse thaïlandaise, Yumi, une prostituée de Bangkok, qui sert aussi de cobaye à Noï, un «scientifique», pour le testage de «Drogues à Effets Spécifiques».

Axel, cet homme dont le nom comporte le mot «axe» et qui sert effectivement de pivot à l'action du roman, est projeté dans une série d'aventures littéralement rocambolesques. Noï fait d'ailleurs boire un «lovedrink» à Yumi et à Axel lors de la cérémonie nuptiale. On songe ici à un détournement parodique de *Tristan et Iseult,* car de ce «coup de foudre», provoqué par une potion «magique», résulte une séparation, une série d'épreuves, y compris la mort, mais symbolique seulement, du «héros», puis les retrouvailles des amants. Voilà bien un schéma narratif des plus traditionnels, mais qui sert avant tout de «lieu» de reconnaissance, de point d'ancrage pour le lecteur, car le discours n'a de cesse de travestir et de détourner le propos.

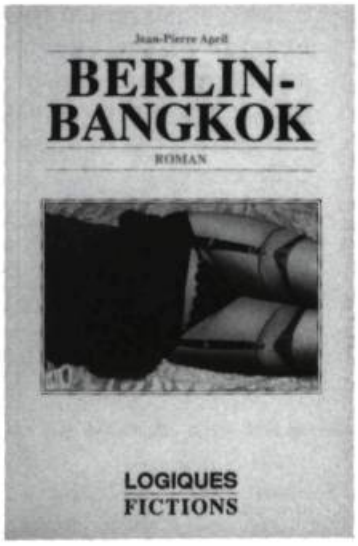
Dans ce contexte à la fois familier, parodique et distancié, April, situe l'action romanesque à l'ère postsidatique et imagine de nouvelles conditions sociales qui légitiment pour ainsi dire la thématique nuptiale: c'est le règne du SAP (Syndrome d'Accouchement Prématuré) et des NTR (Nouvelles Techniques de Reproductions). Le taux d'enfantement réussi est de 10 % et des monstres naissent sans cerveau, bref le monde ne tourne pas rond. Il faut le refaire, le remettre dans le bon sens et, comme les Allemandes sont stériles, les Allemands se tournent vers les Thaïlandaises, qui passent pour être de merveilleuses porteuses d'enfant... Cela semble caricatural, mais il faut se rappeler qu'April privilégie le plus souvent la parodie et la satire sociale. Heureusement, rien n'est ici à prendre au pied de la lettre.

La partie finale du roman bifurque complètement après les épreuves et les retrouvailles des amants. Elle est dominée par l'expérimentation d'une drogue et d'une technologie, la relation «transpsy» et «interpsy», inventées par Noï, qui permet la transfusion des pensées des protagonistes. Jouant sur l'intrusion d'une pensée dans l'autre, April rejoint, à ce moment, la problématique centrale de toute son œuvre qui, à ce niveau, se rapproche de l'œuvre de Philip K. Dick, où les intercommunications chimiotechnologiques sont capitales. Le nom même de la partenaire d'Axel, Yumi (You/me), porte la marque de la transcommunication, qui tourne autour de l'axe que représente Axel et se fond en lui.

Posant d'abord Axel comme un personnage perdu dans un «nowhere» jamais très bien défini, le récit a pour finalité d'illustrer le processus complexe de la recherche du sens perdu. À la relecture, on comprend ce qui pouvait gêner la première lecture : un grand nombre de pistes sont ouvertes, mais peu d'entre elles se trouvent être explorées ; peut-être cette technique vise-t-elle à montrer les tâtonnements d'un anti-héros en quête de savoir.

April reste marqué, dans *Berlin-Bangkok,* par ce qui a été jusqu'à maintenant sa principale préoccupation : le combat contre les manipulations de toutes sortes. On ne peut guère lui en faire le reproche, un écrivain véhiculant et transformant perpétuellement quelques idées forces. Il affectionne la profusion verbale et ce n'est pas pour rien si un des motifs majeurs du roman est l'échange verbal. À cet égard, et même s'il semble y avoir un écart entre le baroque du propos et la simplicité de l'intrigue, il est clair qu'April a acquis une maîtrise certaine de l'écriture.

Berlin-Bangkok apparaît comme une sorte de photographie non statique de l'état conflictuel de la pensée contemporaine. Ce qui ressort de son discours romanesque, c'est qu'il y a, à différents niveaux du texte, une mise en relief de la conscience d'«être au monde» et de la problématisation d'une certaine «difficulté d'être» au tournant du XXe siècle à laquelle le lecteur peut difficilement demeurer insensible. ***Lq***



Notes

1 -Jean-Pierre April, *Le Nord électrique*. Roman, [Longueuil], le Préambule, [1985], 242 p. (collection «Chroniques du futur», n°10).

2- *Ibid.*, *La Machine à explorer la fiction,* [Longueuil, le Préambule, 1980], 248 p. (collection « Chroniques du futur », n° 2) et TéléToTaliTé. Nouvelles, [Montréal], HMH, [1984], 213 p. (collection «l'Arbre»).

3-«Impressions de Thaï Deng», SF. *Dix années de science-fiction québécoise*, sous le direction de Jean-Marc Gouanvic, [Montréal], Logiques, [1988], p. 11-63. (collection «Autres Mers, Autres Mondes», n° 3).

4-La première nouvelle qu'il a publiée s'intitule, comme par hasard, «Emil Hitler» [*Requiem*, n° 13 (décembre 1976-janvier 1977), p. 9], mais n'a pas vraiment de rapport avec le monde germanique.

5-Je me demande pourquoi dans un monde avant tout germanique tous ces mots anglais (talkin' bar, nowhere) sont utilisés. Sans doute est-ce là une simple projection de l'état actuel des choses à travers le monde ?